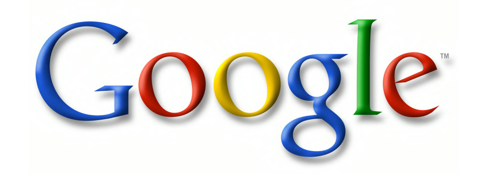


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

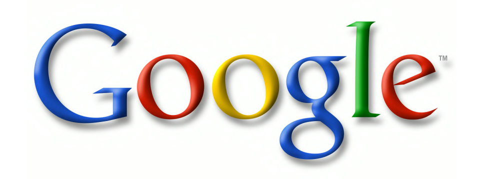
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

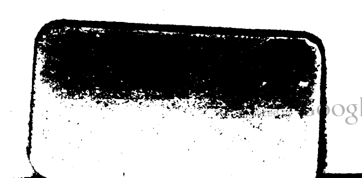
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

page 72 – 207

ARTES VERITAS SCIENTIA
1837
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE

THE GIFT OF
A. A. Pub. Library



840.8
R43a
v.15

Digitized by Google

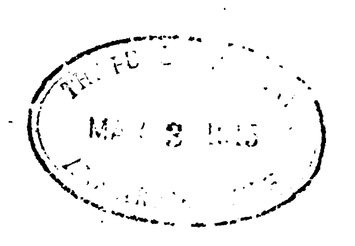
Digitized by Google

840.8
R73a
V.15

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.



Digitized by Google

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Digitized by Google

Répertoire général

THÉATRE

DES AUTEURS

DU SECOND ORDRE.

TOME XV.

A PARIS,

Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.

Digitized by Google

Digitized by Google

7 Feb. '16 B.E.H.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE,

PAR LE SAGE,

Représentée, pour la première fois, le 15 mars 1707.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE SAGE.

ALAIN-RENÉ LE SAGE naquit à Vannes, en 1668. Ayant perdu ses père et mère dès l'âge de sept ans, il fut confié à la tutelle d'un oncle qui ne sut point administrer son patrimoine. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites de Vannes, se trouvant dans la nécessité de travailler pour pourvoir à son existence, il vint à Paris, à vingt-cinq ans. Il n'attachoit aucun prix à la fortune, et plaçoit tout son bonheur à vivre dans l'indépendance : espérant se mettre au moins à l'abri du besoin par les ressources de son esprit et de ses talens, il se livra entièrement à la culture des lettres. L'abbé de Lyonne, son ami, lui ayant appris l'espagnol, Le Sage puisa dans cette langue le sujet de quatre comédies destinées au Théâtre Français. Deux d'entre elles ne furent point représentées : ce sont : *le Traître puni*, en cinq actes, en prose, imité d'une pièce de don Francisco de Roxas; et don *Félix de Mendoce*, aussi en cinq actes, en prose, traduite d'une comédie du célèbre Lope de Véga. Les deux autres furent

28170 Digitized by Google

jouées; mais avec peu de succès : *le Point d'Honneur*, en cinq actes, en prose, donné le 3 février 1702, n'eut que deux représentations; et *César Ursin*, autre comédie en cinq actes, en prose, qui parut au mois de mars 1707, ne fut jouée que six fois. Ces pièces auroient eu, peut-être, une brillante réussite soixante ans auparavant; mais les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres avoient épuré le goût et rendu les spectateurs difficiles.

Le Sage voyant que les sentimens romanesques, les intrigues entortillées et les caractères outrés n'étoient plus goûtés de son temps, cessa de travailler d'après les poètes espagnols et s'abandonna à sa propre imagination.

Crispin, rival de son maître comédie, en un acte, en prose, qu'il donna le 15 mars 1707, eut un grand succès. Cette pièce, pleine d'esprit et de gaîté, est jouée très-souvent, et toujours vue avec plaisir.

La comédie de *Turcaret* parut, pour la première fois, le 14 février 1709. Le grand froid qu'il faisoit à cette époque ne permit pas d'en donner plus de neuf représentations de suite ; mais elle a obtenu les applaudissemens qu'elle méritoit aux nombreuses reprises qui en ont été faites : et quoique les vices et les ridicules des personnages qui y sont représentés ne soient plus dans nos mœurs, son succès ne s'est point encore démenti. Peut-être en effet ne manque-t-il à cette pièce que le mérite d'être écrite en vers,

Digitized by Google

pour occuper le premier rang après les chefs-d'œuvre de Molière.

Le Sage composa pour le théâtre français une autre comédie en un acte, en prose, intitulée *la Tontine*. Quoique présentée et reçue dès l'année 1707, elle ne fut jouée que le 20 février 1732 : elle n'eut que cette représentation.

Dégoûté par ces retards, notre auteur ne travailla plus pour les comédiens français; il consacra son temps à composer des romans et des petites pièces pour le théâtre de la foire et celui des italiens. Il n'en fit représenter que trois sur ce dernier, mais il en donna quatre-vingt-cinq au théâtre de la foire, qui prit alors le titre d'OPÉRA COMIQUE. Vingt-neuf de ces pièces sont de lui seul; les autres furent faites en société avec Dorneval, Fuzelier, Autreau, Lafont et Piron.

Les romans de Le Sage sont trop connus pour qu'il soit nécessaire même de rappeler leurs titres. Créateur du roman de caractères, cet auteur conservera probablement toujours en France le premier rang dans ce genre. *Gil-Blas*, son chef-d'œuvre, est le tableau le plus complet des travers de l'esprit humain.

Peu de temps après son arrivée à Paris, Le Sage avoit épousé la fille d'un menuisier, avec laquelle il vécut heureux jusqu'à la fin de ses jours. Il eut de son mariage une fille et trois garçons, dont deux se firent acteurs. Le plus jeune courut la province, et l'aîné entra, sous le nom de Montmény, au théâtre français. Il

Digitized by Google

s'y distingua par un jeu naturel et vrai dans les rôles sérieux et ceux de paysan, qu'il rendoit parfaitement.

Le Sage se retira, vers les dernières années de sa vie, chez le second de ses fils, qui étoit chanoine à Boulogne-sur-Mer. Il y mourut le 17 novembre 1747, âgé de près de quatre-vingts ans; il y en avoit environ quarante qu'il étoit devenu sourd.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ORONTE, bourgeois de Paris.
MADAME ORONTE, sa femme.
ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.
VALÈRE, amant d'Angélique.
MONSIEUR Orgon, père de Damis.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CRISPIN, valet de Valère.
LA BRANCHE, valet de Damis.

La scène est à Paris.

Digitized by Google

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah! te voilà, bourreau?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons-là, je vous prie, nos qualités.... De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains? traître! Tu m'avois demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

Digitized by Google

CRISPIN.

Parbleu! Monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; et tu dois être en état de m'en prêter?

CRISPIN.

Non, Monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà! Ecoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

Digitized by Google

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu sentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla, elle-même, payer votre tailleur, qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin, je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh!... Hé de qui par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste! la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis et qui est très-riche?

VALÈRE.

Oui; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique!

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

Digitized by Google

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour !.. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentimens.

VALÈRE.

Depuis huit jours, que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit cette désespérante Lisette ?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Eh ! qui est ce rival ?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disoit cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas si tôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui ; après cela nous prendrons nos mesures.

Digitized by Google

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

CRISPIN.

Que je suis las d'être valet!.... Ah! Crispin, c'est ta faute! Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrois présentement briller dans la finance.... Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurois déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE, *à part.*

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN, *à part.*

Est-ce là La Branche que je vois?

LA BRANCHE, *à part.*

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche ou je meure! (*A La Branche.*) L'heureuse rencontre!... Que je t'embrasse, mon cher!.... (*Ils s'embrassent.*) Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi! mon ami, je l'ai échappé belle, de-

Digitized by Google

puis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu !... Qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le français, il crut que je lui demandois la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ! mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu! je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres, j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris? où vas-tu?

LA BRANCHE, *lui montrant la maison de M. Oronte.*

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique est promise à ton maître?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

M. Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours; j'y étois avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus, en argent comptant, est toute prête: on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah! parbleu! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi! ton maître?

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il est amoureux de cette même Angélique; mais puisque Damis...

LA BRANCHE, *l'interrompant aussi.*

Oh! Damis n'épousera point Angélique: il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh! quelle?

LA BRANCHE.

Pendant que son père le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne, avec qui il avoit fait les choses de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'est fait, en secret, une assemblée de parens. La fille est de condition. Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris... (*Voulant s'éloigner pour entrer chez monsieur Oronte.*) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, *le retenant.*

Attends, La Branche, attends, mon enfant. Il me vient une idée... Dis-moi un peu; ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu! si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire... Mais après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire. Une tempête es-

Digitized by Google

suyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle; de quoi s'agit-il? Est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Mon maître? fi donc! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique! je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé, au moins!

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

Digitized by Google

CRISPIN.

Et je disparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparoître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan là.

CRISPIN.

Oh! nous disparoîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier... Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume. Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit, dans le même moment, le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Tu peux te servir de ceux de mon maître... (*Examinant la taille de Crispin.*) Oui, justement, tu es, à peu près, de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je courre au logis, parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(*Il s'en va d'un côté et La Branche de l'autre.*)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je

Digitized by Google

sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère!

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse!... Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils; l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez..... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience..... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la. Dans le

Digitized by Google

fond, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

(*Elle hésite.*)

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère? son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti.... (*Voyant approcher madame Oronte.*) Mais je la vois.... Retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(*Angélique se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE *dans le fond*, LISETTE.

LISETTE, *à part, sans faire semblant de voir madame Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette!

LISETTE, *avec une feinte surprise.*

Ah! Madame! je ne vous voyois pas..... Ces

Digitized by Google

paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. « Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de » toutes les mères, la plus raisonnable. »

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre? moi, gêner ma fille? à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens! dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais....

(*Elle hésite.*)

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, Madame,


Digitized by Google

je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! Madame! c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez M. Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier, qui mourut au siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien! Madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire.

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir: il nous

Digitized by Google

regardoit hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés.... Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *faisant signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à madame Oronte.*

Pardonnez, Madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres, mais vous savez....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines: en un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, *à madame Oronte.*

Ce n'est pas assez, Madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre: si vous ne soutenez pas avec vigueur....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus, je prends Valère sous ma protection: ma fille n'aura point d'autre époux que lui; c'est moi qui vous le dis.... (*Apercevant monsieur Oronte.*) Mon mari vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Vous venez fort à propos, Monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah ! ah ! peut-on savoir, Madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme, et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas.*

Bon !

M. ORONTE, *à sa femme.*

J'estime Valère, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille si je le pouvois avec honneur ; mais cela ne se peut pas, Madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, Monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

MADAME

Digitized by Google

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage ! ne mollissez point.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Vous êtes trop raisonnable, Madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie ! est-ce là une femme ? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé !

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche.*

J'aperçois le valet de Damis.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

M. ET MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE, *à M. et à madame Oronte.*

TRÈS-HUMBLE serviteur à monsieur et à madame Oronte... (*A Angélique.*) Serviteur très-humble à mademoiselle Angélique... (*A Lisette.*) Bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien! La Branche, quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas: j'ai pris les devans pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Oh! ciel!

M. ORONTE, *à La Branche.*

Je l'attendois avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manières; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli? est-il sage?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

S'il est sage, Madame? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon, n'est-il pas avec lui?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme!

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ.

(*Il tire une lettre de sa poche, et la donne à monsieur Oronte.*)

M. ORONTE, *prenant la lettre et en lisant le dessus.*

« A M. Craquet, médecin, dans la rue du Sé- » pulcre. »

LA BRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, Monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quatier de ses malades.

LA BRANCHE, *tirant plusieurs lettres de sa poche, et en lisant les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci... (*Il lit.*) « A M. Bredouillet, avocat au parlement, rue » des Mauvaises-Paroles... » Ce n'est point encore cela: passons à l'autre... (*Il lit.*) « A M. Gour-

Digitized by Google

» mandin, chanoine de... » Ouais! je ne trouverai point celle que je cherche?... (*Il lit.*) « A M. Oronte... » Ah! voici la lettre de M. Orgon... (*Il donne cette dernière lettre à M. Oronte.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal!... Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie.

M. ORONTE, *ouvrant la lettre et la lisant.*

« Je me disposois à partir avec Damis; mais la
» goutte m'en a empêché : néanmoins, comme
» ma présence n'est point absolument nécessaire
» à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposition
» retardât un mariage qui fait ma plus chère en-
» vie, et toute la consolation de ma vieillesse. Je
» vous envoie mon fils, servez-lui de père, comme
» à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous
» ferez.

» De Chartres.

» Votre affectionné serviteur,
ORGON. »

(*Après avoir lu.*)

Que je le plains!... (*Voyant paroître Crispin, vêtu des habits de Damis.*) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance? Ne seroit-ce point Damis?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

C'est lui-même... (*A madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, Madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment!

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à La Branche.*

La Branche?

LA BRANCHE.

Monsieur?

CRISPIN, *montrant M. Oronte.*

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père?

LA BRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin, en l'embrassant.*

Soyez le bien venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser... (*Montrant madame Oronte.*) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme... (*Lui montrant Angélique.*) Voici ma fille Angélique.

Digitized by Google

CRISPIN.

Malepeste! la jolie famille! Je ferois volontiers ma femme de l'une et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant!... (*Bas à Lisette.*) Il paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même!

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! Ventrebleu! Madame, vous êtes toute adorable! Mon père me le disoit bien: « Tu verras madame » Oronte; c'est la beauté la plus piquante! »

MADAME ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN.

« La plus désag... Je voudrois, disoit-il, qu'elle » fût veuve; je l'aurois bientôt épousée. »

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettoit bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Eh mais! toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot? Oui, c'est fort bien dit. (*A La Branche.*) La Branche?... (*A M. Oronte.*) Permettez que je donne une commission à mon valet.... (*A La Branche.*) Va chez le marquis... (*Bas.*) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit... Tu m'entends? (*Haut.*) et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

M. ET MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Revenons à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès?

CRISPIN, *embarrassé et appelant.*

La Branche?

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question!... (*A M. Oronte.*) J'ai oublié de charger La Branche... (*A part.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là!

Digitized by Google

M. ORONTE.

Il reviendra... Eh bien! ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN.

Oui, dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure!

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter!

M. ORONTE.

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable. Il avoit affaire au plus grand chicanneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous de tous les hommes? Il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord; mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès: je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *à madame Oronte, en lui présentant la main pour sortir.*

Madame.

MADAME ORONTE, *à Angélique.*

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite.

(*M. et madame Oronte entrent chez eux avec Crispin.*)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉLAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

Digitized by Google

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah ! Lisette, tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant aussi.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur!

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.*

CRISPIN m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagême ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique, en apercevant Valère.*

Valère vient.

VALÈRE, *à part, en apercevant aussi Angélique.*

Je ne me trompe point... C'est elle-même... (*A*

Digitized by Google

Angélique.) Belle Angélique ! de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit.. (*Voyant Angélique et Lisette en pleurs.*) Mais quoi ! vous pleurez l'une et l'autre ?

LISETTE.

Eh ! oui, Monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends ?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si, du moins, après son mariage, elle demeuroit à Paris ; passe encore : vous pourriez quelquefois tous deux pleurer vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis ?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

Digitized by Google

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement; c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon.

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, *à Valère.*

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres, avec une fille de condition.

Digitized by Google

LISETTE.

Marié secrètement?... Oh! oh! approfondissons un peu cette affaire. Il me paroît qu'elle en vaut bien la peine.... Allez, Monsieur, allez querir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

(Il s'en va.)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelqu'avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre, pour quelque temps, votre mariage... (*A Angélique, en voyant paroître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloigner.*) Je vois venir M. Oronte: pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

(Angélique rentre.)

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, Monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Eh quoi?

LISETTE.

Par ma foi! Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monsieur; Damis l'a mandé, lui-même, à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, Monsieur, je vous assure; Valère est allé querir la lettre : il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh! Monsieur! pourquoi ne le croiriez-vous pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

Digitized by Google

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment? quelque attention? si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois, du moins, être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison..... (*Apercevant La Branche.*) Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette; et me laisse avec lui.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer!

SCÈNE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, La Branche; viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

Digitized by Google

M. ORONTE.

J'en suis bien aise.... Ecoute : ton maître a la mine d'un vert galant.

LA BRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles! Il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles.... Je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, Monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir, comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, Monsieur? Que je meure si je comprends....

Digitized by Google

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais, si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?.... (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang froid. Çà, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien... Parbleu! le trait est excellent!... (*A part.*) Ah! ah! M. Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi.

Digitized by Google

M. ORONTE.

Comment, qu'est-ce que cela signifie?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit, tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valère même montre une lettre supposée, qu'il dit avoir reçue de mon maître, et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *à part.*

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds.... Je vois bien que ton maître n'est point marié.... Admirez un peu la fourberie de Valère! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute... Malepeste! Monsieur, que vous êtes pénétrant! Comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures... (*Voyant paroître Crispin.*) J'aperçois ton maître;

Digitized by Google

je veux rire avec lui de son prétendu mariage.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

SCÈNE XV.

M. ORONTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

M. ORONTE, *à Crispin, en riant.*

Vous né savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chârtres. Ah! ah! ah! ah! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LA BRANCHE, *riant et faisant des signes à Crispin.*

Hé! hé! hé! hé! il n'y a rien de si plaisant!

CRISPIN.

Ho! ho! ho! ho! cela est tout à fait plaisant!

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur!

LA BRANCHE.

Oh! diable, monsieur Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

Digitized by Google

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère, qui est cet homme-là ?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne le connoît pas. (*A Crispin.*) Eh! là, c'est ce jeune homme que tu sais.... que vous savez, dis-je.... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Eh ! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre !

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est, parbleu ! pas sot.

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis, palsembleu ! pas bête; et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire.... (*A Damis.*) ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

Digitized by Google

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Ah! Monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Du moins, Monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Ecoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, M. Oronte! je n'en per-

Digitized by Google

drai jamais la mémoire ; une éternelle reconnoissance... mon cœur... enfin j'en suis tout pénétré !

LA BRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent... Mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent. Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout à fait drôle !

(*M. Oronte s'en va.*)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais grâces à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valère.*

O ciel !

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCÈNE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte... (*Apercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais je vois un jeune homme; seroit-ce Damis? Abordons-le : il faut que je m'éclaircisse... (*Reconnoissant Crispin.*) Juste ciel! c'est Crispin.

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagême pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival : il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre ; il est marié.

CRISPIN.

Digitized by Google

CRISPIN.

Damis marié... (*Montrant La Branche.*) Tenez, Monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes?

(*Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.*)

« De Chartres.

» Vous saurez, cher ami, que je me suis marié
» en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrè-
» tement une fille de condition. J'irai bientôt à
» Paris, où je prétends vous faire de vive voix,
» tout le détail de ce mariage.

» DAMIS. »

LA BRANCHE.

Ah! Monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage, mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon!

CRISPIN, *à Valère.*

Eh! non.

Digitized by Google

VALÈRE.

Ah! mes enfans, j'implore votre secours... (*A Crispin.*) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances: je tiens des discours insensés; je fais des actions ridicules, qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connoissez le caractère de madame Oronte; elle aime les louanges: je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

Digitized by Google

VALÈRE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagême ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, *lui montrant La Branche.*

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, *à Valère.*

Ah! Monsieur, que vous avez là un domestique adroit! C'est le plus grand fourbe de Paris!... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnoissance; je vous promets...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh! Monsieur, laissez-là les promesses. Songez que, si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit perdu. Retirez-vous, et ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc... Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, Monsieur. Eloignez-vous vîte; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort...

Digitized by Google

CRISPIN, *l'interrompant.*

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Valère s'en va.*)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Enfin, il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude... Je mourois de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi. Mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloignement.*

Oui.

CRISPIN.

Bon!... Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

Digitized by Google

LA BRANCHE, *regardant toujours au loin et avec distraction.*

Le chemin de Flandre?... Oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE, *de même.*

Je regarde... Oui... non... Ventrebleu! seroit-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE, *de même.*

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE, *de même.*

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est monsieur Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN, *regardant du côté d'où vient M. Orgon.*

Il vient ici... Il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir.

Digitized by Google

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

(*Crispin s'éloigne.*)

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *à part, sans voir d'abord La Branche.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et de madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux... (*A M. Orgon.*) Serviteur à M. Orgon.

M. ORGON.

Ah! je ne te voyois pas, La Branche.

LA BRANCHE.

Comment! Monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens? Qui vous croyoit à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valloit mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver M. et madame Oronte?

Digitized by Google

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici, à propos, pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les as-tu déjà vus, toi, La Branche?

LA BRANCHE.

Eh! oui, morbleu! je les ai vus. Je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi?

LA BRANCHE.

Contre vous... « Eh quoi! a-t-elle dit, M. Or-
» gon nous manque de parole? Qui l'auroit cru?
» Ma fille désormais ne doit plus espérer d'éta-
» blissement. »

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira que M. Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

Digitized by Google

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens!... Elle a les yeux dans la tête... elle ne connoît personne... Elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte?

LA BRANCHE.

Oh! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon! rendus? ils sont bien en état de se rendre.

Digitized by Google

Si vous m'en croyez, Monsieur, vous retournerez à Chartres, tout à l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M. Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, *l'interrompant et le retenant.*

Vous n'entrerez pas, Monsieur, je vous assure. Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira ; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas...

(*M. Orgon s'en va.*)

Digitized by Google

SCÈNE XX.

LA BRANCHE.

Ou plutôt je vais trouver Crispin.... Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient, de droit, toute entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme, une fois; il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide..... Mais, non; rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourroit bien, quelque jour, avoir sa revanche; d'ailleurs, ce seroit aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens.... (*Voyant paroître M. Oronte avec Lisette.*) Voici M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire.... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon!

(*Il s'en va.*)

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, Monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir....

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! Monsieur! vous vous imaginez....

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi, je suis le plus pauvre génie du monde.... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XXII.

LISETTE.

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

Digitized by Google

SCÈNE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, sans voir d'abord Lisette.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paroître ici; car, enfin, au lieu de détruire son stratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah! Monsieur!...

VALÈRE.

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps.... Où est la lettre de Damis?

VALÈRE, *tirant une lettre de sa poche, et la lui montrant.*

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagême?

LISETTE.

Quel stratagême?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin? qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Eh! parbleu, c'est mon valet.

Digitized by Google

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'en est trop; je perds patience: je suis au désespoir!

SCÈNE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à Valère.*

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE.

Supposer, moi, Madame! qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous?

LISETTE, *à Madame Oronte.*

Eh! Madame! monsieur Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. (*Apercevant venir M. Oronte et M. Orgon.*) Mais voici monsieur Oronte qui revient. Monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

Digitized by Google

SCÈNE XXV.

M. ET MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, M. ORGON, LISETTE.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends ?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Il est vrai, Madame ; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE, *à sa femme.*

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Cependant, il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

Digitized by Google

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendard. Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *à part.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *à part.*

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche et Crispin.*

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVI.

M. ET MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, M. ORGON, LISETTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à M. Oronte, sans voir d'abord Valère et M. Orgon.*

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt? Notre mariage... (*Apercevant Valère et M. Orgon.*) Ouf! qu'est-ce que je vois?

Digitized by Google

LA BRANCHE, *bas, en apercevant aussi Valère et M. Orgon.*

Aïe! nous sommes découverts: sauvons-nous.

(*Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère court à eux et les arrête.*)

VALÈRE.

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

(*Valère prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.*)

M. ORONTE, *à Crispin, et à La Branche.*

Ah! ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, *à La Branche, en montrant Crispin.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon, que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet? juste ciel! un valet!



VALÈRE.

Un perfide! qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à La Branche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

Digitized by Google

LA BRANCHE.

Allons, Monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît : ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LA BRANCHE, *feignant de pleurer.*

Je suis un fripon, fort bien : voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord, non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, *avec un fort emportement.*

Scélérat ! fourbe ! Que diable, Monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout !

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres ?

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre innocence.

Digitized by Google

CRISPIN.

Parle toi-même, la Branche : tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, *à M. Oronte et à Valère.*

Eh bien ! Messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, M. et madame Oronte, de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille?

CRISPIN.

Non, Monsieur; demandez à La Branche : nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh ! bien, Messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(*Il se jette aux genoux de M. Oronte.*)

Digitized by Google

LA BRANCHE, *se jetant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh! Monsieur, laissez-vous toucher. Nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte!

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante!

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Ces pauvres garçons me font pitié! je demande grâce pour eux.

LISETTE, *à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, *à La Branche et à Crispin.*

Vous êtes bien heureux, pendards! que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

J'avois grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir.... On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

Digitized by Google

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! Monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, Monsieur.... nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit; mais il en faut faire un meilleur usage; et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... (*A La Branche.*) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, Monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps..... Entrons..... (*A M. Orgon.*) J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

(*Il donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.*)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

Digitized by Google

TURCARET,

COMÉDIE,

PAR LESAGE,

Représentée, pour la première fois, le 14 février 1709.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONSIEUR TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

MADAME TURCARET, épouse de M. Turcaret.

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }

MONSIEUR RAFLE, commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }

JASMIN, petit laquais de la baronne.

FRONTIN, valet du chevalier.

MONSIEUR FURET, fourbe.

La scène est à Paris, chez la baronne.

Digitized by Google

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier, deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE, *l'interrompant.*

Non, Madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

Digitized by Google

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre, l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, Madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole; et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! et tu conclus de là?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai, de bonne foi, que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas lui qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présens, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide. profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais

Digitized by Google

vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine : je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune; je ne réparerai plus ses pertes; il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paroître Frontin.*

Son valet vient; faites-lui un accueil glacé. Commencez par là ce grand ouvrage que vous méditez.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN, *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, Madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, *à Marine.*

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bonjour et bon an.

FRONTIN, *à la baronne, en lui présentant un billet.*

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, Madame, d'une certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.*

Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE, *à part.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-

Digitized by Google

» tesse. Je vous l'envoie et vous le sacrifie; mais » vous ne devez point me tenir compte de ce » sacrifice, ma chère baronne. Je suis si occu- » pé, si possédé de vos charmes, que je n'ai » pas la liberté de vous être infidèle. Pardonnez, » mon adorable, si je ne vous en dis pas davan- » tage; j'ai l'esprit dans un accablement mortel. » J'ai perdu cette nuit tout mon argent, et Fron- » tin vous dira le reste.

» LE CHEVALIER. »

MARINE, *à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.*

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait.*

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, Madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

Digitized by Google

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, *à la baronne.*

Elle agaça mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN, *à la baronne.*

Savez-vous bien, Madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

Digitized by Google

FRONTIN.

Non, Madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente... (*A la baronne.*) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, Madame, il ne se tuera point.

FRONTIN, *à la baronne.*

Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée.

Digitized by Google

LA BARONNE, *à Marine.*

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément!

MARINE.

Eh! non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oui.... Je me jette sur lui à corps perdu.... « Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous » faire? Vous passez les bornes de la douleur du » lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le » jour, conservez-vous du moins, vivez pour » votre aimable baronne. Elle vous a jusqu'ici » tiré généreusement de tous vos embarras; et » soyez sûr, ai-je ajouté, seulement pour calmer » sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans » celui-ci. »

MARINE, *bas, à la baronne.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN, *à la baronne.*

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. Mon- » sieur Turcaret a bon dos; il portera bien en- » core cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin?

FRONTIN.

Eh bien! Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, *ironiquement.*

Le pauvre chevalier!

FRONTIN, *à la baronne.*

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître

Digitized by Google

ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur le champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, Madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fonds sur moi, et que, n'étant point en argent comptant....

(*Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.*)

MARINE, *la retenant.*

Eh! Madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, en remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN, *à la baronne.*

Ah! qu'il sera fâché, lui.... (*A part.*) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *à la baronne.*

C'en est donc fait, Madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant

Digitized by Google

de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas, à Marine.*

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, *à la baronne.*

Adieu, Madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non, va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner.... (*A Frontin, en lui donnant son diamant.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que monsieur Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie.... (*A Marine, avec ironie.*) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

(*Frontin sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, Madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre : je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice!.... Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère, peut-être.

Digitized by Google

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.*

Attendez.... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine.... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme M. Turcaret. Mais, si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

LA BARONNE, *voyant paroître Flamand.*

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles.... (*Regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose, c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE.

FLAMAND, *à la baronne, en lui présentant un petit coffre.*

Monsieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit présent.... (*A Marine.*) Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien-venu, Flamand. J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *à Marine, en lui montrant le coffre.*

Considère, Marine; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration pour le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *ouvrant le coffret.*

Que vois-je? un billet au porteur! L'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, Madame?

LA BARONNE, *examinant le billet.*

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.*

Je vois un autre billet.

Digitized by Google

MARINE.

Encore au porteur?

LA BARONNE, *examinant le second billet.*

Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret?

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... Quatrain... (*Interrompant sa lecture.*) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
» Et soyez assurée que mon ame
» Conservera toujours une éternelle flamme,
» Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages.... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(*Marine sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, et du bon, encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paroître M. Turcaret.*

Le voici, Madame, le voici.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

Digitized by Google

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon, n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien. Les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi: on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, Monsieur, il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Votre prose, Monsieur, mérite aussi des complimens: elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Pour moi, je n'approuve point votre prose, Monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez?

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous!

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Comment! de dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, Madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais vous vous trompez, Monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.*

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

Digitized by Google

M. TURCARET, *à part.*

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.*

Elle me charme... (*A la baronne.*) Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez si tôt?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.*

Adieu, Monsieur. Je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné... (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens; je donne sans compter, moi.

MARINE, *prenant l'argent.*

Et moi, je reçois de même, Monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi.

(*M. Turcaret sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame... L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois?

MARINE, *apercevant le chevalier et Frontin.*

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MARINE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je viens, Madame, vous témoigner ma reconnoissance. Sans vous j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, Chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

Digitized by Google

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose.

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine... (*A la baronne, avec ironie.* Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la baronne, ironiquement.*

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent.... (*A Marine, ironiquement.*) Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques... (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches. A Frontin ironiquement.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquement.*

C'est de l'argent comptant.

Digitized by Google

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent... Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE, *à la baronne.*

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de Monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE, *l'interrompant.*

Eh! fi, fi! Madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre: la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le Chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, Madame. Je

Digitized by Google

me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paroissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, Madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

VOILA, je l'avoue, une créature impertinente. Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oui, Madame, vous avez eu raison. Comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée, à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas. Les soubrettes sont comme les bigottes; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? je ne la crains point. J'ai de l'esprit, monsieur Turcaret n'en a guère. Je ne l'aime point, et il est amoureux; je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Digitized by Google

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs?... Je vous vois venir, Madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant..

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*A Frontin.*) N'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvoit rien imaginer de mieux... (*A part.*) Par ma foi, M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus; je veux changer cet effet là de nature: il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague: je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, Madame, et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je ne perdrai point de temps, Madame; et vous aurez cet argent incessamment.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet. (*Elle passe dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, Monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux, de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché!

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien! A ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la baronne.*

Paix, Frontin, voici la baronne.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.*

Allez, Chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, et me rendez ma bague, le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, Madame, va vous la rapporter incessamment... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître que...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non; je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien!

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

Digitized by Google

SCÈNE XII.

FRONTIN.

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la baronne.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, Madame; voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verroit tout aller sens dessus dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

Digitized by Google

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Très-particulièrement. Nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert, sans doute, actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Eh! pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses : un mari et une femme qui s'aiment; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance qui, par charité, retire des femmes de

Digitized by Google

chambre, hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds: aussi je la destine pour l'opéra: mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale.... (*Voyant entrer M. Turcaret, qui paroît en colère.*)

Digitized by Google

Mais je vois M. Turcaret.... Ah! qu'il paroît agité! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement!

LA BARONNE.

Le début est agréable; et vous employez de fort jolis termes, Monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités.... Marine me les a dites.... Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, Monsieur, j'aimerois le chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et

Digitized by Google

de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, Monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, Monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme: j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé !... Oh, bien ! faites, Monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira ; je ne m'y opposerai point, je vous assure.... Mais.... qu'entends-je ?... Ciel ! quel désordre !... Il est effectivement devenu fou... M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, Monsieur. Que ne continuez-vous.

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ? et si je l'ai aussi donné au chevalier.

M. TURCARET.

Ah ! si je le croyois !

Digitized by Google

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, *à part.*

Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh! que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien.... Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh bien! parlez, Madame, parlez: je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Ecoutez-moi donc.... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Un faux rapport? Ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.*

Ne jurez pas, Monsieur; ne m'interrompez pas: songez que vous êtes de sang-froid.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à » tous momens, que de voir la veuve d'un colo- » nel songer à épouser un M. Turcaret, un homme » sans naissance, sans esprit, de la mine la plus » basse?....

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

» Pendant que vous pouvez choisir un époux » entre vingt personnes de la première qualité, » lorsque vous refusez votre aveu même aux » pressantes instances de toute la famille d'un » marquis dont vous êtes adorée, et que vous » avez la foiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, Monsieur. Ce marquis est un jeune homme fort agréa-

Digitized by Google

ble de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit; et que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais, mais vous avez tort.... Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Eh! si je vous montrois tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois en ce cas là que... Mais cela ne se peut pas.

Digitized by Google

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.*

Le voilà, Monsieur. Le reconnoissez-vous? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, Madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas! non... Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens... (*A part.*) Ah! Marine, coquine de Marine!... (*A la baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter... Elle m'a dit que

Digitized by Google

vous et M. le chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant: je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, Madame; j'ai donné là-dedans comme un franc sot... Où diable avois-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se jetant à genoux*.

Si je m'en repens?... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant*.

On vous la pardonne. Levez-vous, Monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, Monsieur, croyez-vous

Digitized by Google

qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, Madame; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction?

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes.... Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! j'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas.... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le

Digitized by Google

persuadez... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'étoit pas tout à fait nette, au moins; et je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle!... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(*Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.*)

LA BARONNE.

Attendez, Monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé si je lui avois trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace: cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout, Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, Madame; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *à la baronne.*

MADAME, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible... (*A Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes?

Digitized by Google

M. TURCARET.

Des principes de commis : c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN.

Pas encore, Monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais, du moins, l'arithmétique ? tu sais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur : je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique ?

FRONTIN.

Eh ! oui, d'une écriture que vous connoissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot là que je cherchois.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Quelle ingénuité !... Ce garçon-là, Madame, est bien niais.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, Madame, oh! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh çà! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monsieur, comme mon nouveau maître... Mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite * toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de

* Traiteur célèbre du temps.

Digitized by Google

Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, Madame. Il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET.

Il a ma foi raison; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh! diable! quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, Monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu!... (*A Frontin.*) Eh bien! nous

verrons cela tantôt... (*A la baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau, le poète : aussi bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup. Peste! c'est un homme bien agréable.... Oh ça! je cours chez Dautel * vous acheter...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour.*

Eh! fi! Madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, Madame; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

* Fameux bijoutier d'alors.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN.

Courage! Frontin, courage! mon ami; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette, Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... (*Voyant paroître Lisette.*) Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien-venue, Lisette..... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

Digitized by Google

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier, c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le chevalier.*

Je ne l'avois point encore vu.... Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti, pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'ap-

Digitized by Google

prendre....(*Apercevant Lisette.*) Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, Monsieur : il y a long-temps que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu! charmante... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monsieur...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi! Monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Quoi?

Digitized by Google

FRONTIN.

Oh! Monsieur, que diable! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là?... (*A Frontin.*) Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat, quand vous faites un choix pour vous-même; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah! la piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses!... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, Monsieur; j'ai les inclinations roturières: je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin!.... (*A Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE, *l'interrompant.*

Trève de douceurs, M. le chevalier. Je vais me

Digitized by Google

présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue: vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(*Elle passe dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires, qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement : ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai; mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE XII.

FRONTIN.

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci! Il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante.... Mais, patience! après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit!... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA BARONNE, LISETTE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grand'chère?

FRONTIN.

Je vous en réponds, Madame; demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la baronne.*

Il est vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la baronne.*

M. le chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, Madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, Madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous.... Mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, Madame?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère; on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE.

Taisons-nous j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Je viens, Madame... (*Apercevant Lisette.*) Oh! oh! vous avez une nouvelle femme de chambre?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur. Que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il m'en semble? Elle me revient assez; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, Monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

(*Lisette sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, Madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, Monsieur; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel; et surtout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle!

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il

Digitized by Google

y manque un zéro : je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le marquis.*

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites; elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à part.*

Ah! morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche... (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je ?... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est

Digitized by Google

lui-même, M. Turcaret... (*A la baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, Madame? Vous le connoissez?.... Vous empruntez sur gages? Palsembleu, il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif: il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous vous méprenez, M. le Marquis, M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, Madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes; il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, M. le Marquis... (*A la baronne.*) Il est badin, Madame, il est badin. Ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé? Morbleu! Madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi: il a de mes nippes actuellement.

Digitized by Google

M. TURCARET.

De vos nippes, Monsieur? Oh! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; jai laissé passer la terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, Madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison : cela est fort clair; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois! J'avois un brillant de cinq cents louis; on m'adressa à monsieur Turcaret. Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra... ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le Marquis, monsieur le Marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie. C'est un fripon que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que

Digitized by Google

c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillans. Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à peu près comme... (*Regardant le diamant de la baronne.*) Eh!..... le voilà, Madame. Vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE.

Autre méprise, Monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! Monsieur!...

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous êtes insultant, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Madame; mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il étoit laquais de mon grand-père; il me portoit sur ses bras. Nous jouyons tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Je me souviens... je me souviens... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au marquis.*

De grâce, monsieur le Marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, Madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet : je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie... Pour moi, je ne change point : je mène une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière *, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, Madame, ni pour les traitans. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle

* Autre traiteur du temps.

Digitized by Google

sera tout étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le Marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour ; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeûn devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable!... Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins (*Lui présentant la main.*) Touchez là : renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voila une mauvaise connoissance, Madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

Digitized by Google

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier? quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gage!... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai; le beau reproche! il y a si long-temps... cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

M. TURCARET, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND, *à monsieur Turcaret.*

Monsieur...

M. TURCARET.

Que me veux-tu?

Digitized by Google

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor!

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez... là, ce monsieur... monsieur... chose...

M. TURCARET.

Monsieur chose?

FLAMAND.

Eh! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET.

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh! non, non... (*A Flamand.*) Faites-le monter, Flamand.

(*Flamand sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler vôtre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela: vous serez contente.

(*La baronne rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE IX.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

DE quoi est-il question, M. Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celle que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

Digitized by Google

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement.

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître; parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là.... Laissons-les venir; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son borderau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures: cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, Monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste: voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires.... Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois deux mille francs, pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Eh bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Trop bon! trop bon! Eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires?.... Trop bon! trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots.... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier, de ma

Digitized by Google

connoissance, a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart-d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur, dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET,

Digitized by Google

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Oh! ventrebleu! M. Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous m'y trouverez.

(*M. Rafle sort.*)

SCÈNE X.

M. TURCARET.

MALEPESTE! ce seroit une sotte aventure, si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE XI.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

MADAME m'a envoyée savoir, Monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Je suis ravi, Monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh! pour cela non. Je ne sais pas, Monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse : elle vous aime si tendrement !.... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus ; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, Monsieur, manquer d'attention pour certaines choses....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh ! parbleu ! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh ! non : je suis sûre que Monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Cependant, Monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas?

FRONTIN.

Non, Monsieur... (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela, Monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

Digitized by Google

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! Monsieur! avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à

Digitized by Google

madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! Monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Volontiers. Tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi... (*Lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, Monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh! va te promener, avec tes fautes d'attention... Ce coquin-là me ruineroit à la fin... Tu diras de ma part à madame la baronne, qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage;

Digitized by Google

serre-les : ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuse ?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie ; car depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mais, donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous

Digitized by Google

mériter ; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE.

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin, c'est mon chevalier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur; mais il n'étoit pas en fonds : il n'avoit pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le; que veux-tu que j'en fasse?... La baronne est là-dedans? Que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne, qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie?

Digitized by Google

FRONTIN.

Oui; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y avoit qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Eh quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagême?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, Monsieur; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

Digitized by Google

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais, prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain!...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à coup sûr; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu; voilà M. le marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu! Chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi... Elle m'avoit donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit: (*Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens, tu dois te faire adorer.... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh! quel temps as-tu pris pour faire cette con-

Digitized by Google

quête-là? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci il y a des heures de bal; c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin : j'étois en pointe; j'agaçois les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches...., J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit, c'est un prodige! Quel

Digitized by Google

flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie : je lui offris mes services ; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponse : elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui; mais, si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois! qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? Je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là; il est bon même qu'elles fassent connoissance; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Des difficultés! oh! ma comtesse n'est point difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Eh bien! amène-la; tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

(*Le marquis sort.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, Chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

Digitized by Google

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, Madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, Chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connoissent. Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt entre eux une scène ici...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.*

Taisez-vous; je crois que le voici.... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

Digitized by Google

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant.*

M. Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main?

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là.... Monsieur, sera.... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part, joint à.... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre.... (*Montrant la baronne*) avec Madame, fait en vérité que.... je vous assure.... que.... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, Monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi monsieur le Chevalier; et vous ne finirez ni l'un, ni l'autre.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? malepeste! Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

Digitized by Google

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Oui, vraiment.... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là!... (*Voulant sortir.*) Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre....

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le Chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette....

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, Monsieur.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque.... (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE, FRONTIN, FURET.

M. FURET, *à la baronne et à Lisette.*

Qui de vous deux, Mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, Madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, Monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

Digitized by Google

M. FURET, *l'interrompant.*

Tout beau, Monsieur! d'honnêtes huissiers, comme moi, ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (*Tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec vôtre permission, Monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à Madame... sous votre bon plaisir, Monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi?.... (*A Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, Madame, je n'y connois rien: je ne sais lire que des billets doux... (*A Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.*

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Feu mon époux, Monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'acte étant signé par madame....

Digitized by Google

M. TURCARET, *l'interrompant.*

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, Monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi.... Je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.*

« Par-devant, etc. furent présens, en leurs per-
» sonnes, haut et puissant seigneur Georges-Guil-
» laume de Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde
» de la Dolinvillière, son épouse, de lui dûment
» autorisée à l'effet des présentes; lesquels ont
» reconnu devoir à Eloi-Jérôme Poussif, mar-
» chand de chevaux, la somme de dix mille
» livres »....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire son exploit.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
» consistant en douze mulets, quinze chevaux
» normands, sous poils roux, et trois bardeaux
» d'Auvergne, ayant tous crins, queue et oreilles,
» et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols.... »

LISETTE, *l'interrompant.*

Brides et licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Digitized by Google

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point... (*A M. Furet.*) Achevez, mon ami.

FURET, *achevant de lire son exploit.*

« Au paiement desquelles dix mille livres, lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous leurs biens, présents et à venir, sans division, ni discussion, renonçant auxdits droits; et pour l'exécution des présentes, ont élu domicile chez Innôcent-Blaise Le Juste, ancien procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, Monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, Monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme; elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... (*A M. Turcaret.*) N'y a-t-il

Digitized by Google

pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret ?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, Monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe ; payons, Madame, ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve ! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Vendre ses meubles, ses bijoux, et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET, *à la baronne.*

Non, Madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, Monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame!... (*A M. Furet.*) Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(*Il sort avec M. Furet et Frontin.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

Digitized by Google

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, *à la baronne.*

C'EST de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(Jasmin sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir ; mais...

SCÈNE XII.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune ; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, Madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

Digitized by Google

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas; Madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je le fais? J'ai un mari, à la vérité, mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes: ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mous-

Digitized by Google

quetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB.

Oh! tous mes mariages sont heureux... (*A la baronne.*) Et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un parisien.

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà encore un bon hasard, Madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas si tôt me marier; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Oh bien! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! Voilà mon fait.

Digitized by Google

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Vous devez être riche, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Hélas! hélas! je devrois faire dans Paris une figure... je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler?

LA BARONNE, *avec étonnement.*

Vous êtes sœur de M. Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, Madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.*

M. Turcaret est votre frère, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Oui, mon frère, Mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE.

Eh oui! c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a

Digitized by Google

défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Ah ! le mauvais frère !

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui!

LA BARONNE.

Il faisoit donc mauvais ménage ?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, Madame : ils n'ont ensemble aucun commerce ; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Lisette ?

LISETTE, *bas.*

Par ma foi! Madame, voilà un méchant homme.

MADAME JACOB.

Oh! le ciel le punira tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires?

Digitized by Google

MADAME JACOB.

Eh! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à la baronne.*

A qui le dit-elle? qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, Madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui; cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOB, *l'interrompant.*

Oh! que j'en suis aise! Il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer... (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, Mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire.... Adieu, Madame; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, Madame, cela ne presse pas.
(*Madame Jacob sort.*)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

En bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, Madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!... (*Voyant rêver la baronne.*) Mais, qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

Digitized by Google

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, Madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets; mettons M. Turcaret à feu et à sang : rendons-le, enfin, si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié; même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire.... (*Voyant entrer Flamand, sans le reconnoître d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.*) Mais, que veut ce monsieur?

Digitized by Google

SCÈNE III.

LA BARONNE, FLAMAND, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.*

POURQUOI laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame; c'est moi.

LISETTE, *à la baronne, en reconnoissant Flamand.*

Eh! c'est Flamand, Madame; Flamand sans livrée! Flamand, l'épée au côté! quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, Mademoiselle, doucement! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler M. Flamand; entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raison, M. Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la baronne.*

C'est à Madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore: car c'est à Fa-

Digitized by Google

laise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, M. Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, M. Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE, *à Flamand.*

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, *à la baronne.*

Je vous enverrai, Madame, de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent...

Digitized by Google

Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à çà, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, *à la baronne.*

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, M. Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, Madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, M. le capitaine concierge; allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire... Oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils... Non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da! entendez-vous?

(*Flamand sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voila le garçon le plus ingénu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, *à la baronne.*

C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Je viens, ma charmante baronne, vous pré-

Digitized by Google

senter une aimable dame ; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union... (*Bas*, *à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, Madame ; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant madame Turcaret.*

Ah! palsembleu ! non. Je m'y connois, Madame ; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût ?

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, M. le Marquis. Ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

Digitized by Google

LISETTE, *à part.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle là !

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour.

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château ; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collége pour toute la Basse-Normandie.

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

On joue chez moi ; on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité ; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour

Digitized by Google

de broche de plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère... Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

MADAME TURCARET.

Et pour les bals ; nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté ! les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être ?

MADAME TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en Grâce ?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

En Vénus ? Ah ! Madame ! que vous êtes bien déguisée !

LISETTE, *à madame Turcaret.*

On ne peut pas mieux.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

MADAME, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*A part, apercevant madame Turcaret.*) Mais, que vois-je?

MADAME TURCARET, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui; c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *à part.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, Madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, Madame; je reviendrai une autre fois.... (*Apercevant madame Turcaret.*) Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LISETTE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident!

Digitized by Google

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, Madame, vous rencontré-je en cette maison ?

MADAME TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse... (*A madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob ?.... Tredame ! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob ; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse ?

MADAME JACOB.

A une comtesse ? Eh ! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté ? Ah ! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là !

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

MADAME JACOB.

Une insolente, moi ! je suis une insolente !... Jour de Dieu ! ne vous y jouez pas ! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal ? Pardi ! voilà une dame

Digitized by Google

bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux.... Mon frère rira bien, quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir là, Madame, nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.*

Aïe!

LE MARQUIS, *à madame Jacob.*

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, *à part, voulant sortir.*

J'en vais sortir tout à l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point.

LE

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, Marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile: tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret.*

Ah! par ma foi, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, *à part.*

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi?

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis au comble de la joie.

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

J'ai renvoyé l'huissier, Madame, et terminé.... (*A part, en apercevant sa sœur.*) Ah! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici!... (*Apercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, M. Turcaret... (*Montrant madame Turcaret.*) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

MADAME JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah! mon frère.

M. TURCARET.

Ah! ma sœur... (*A part.*) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, M. Turcaret, vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah! qu'il paroît ému! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder; je crois voir mon mauvais génie.

Digitized by Google

MADAME TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à madame Turcaret.*

Ne vous contraignez point, tendres époux; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, Monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Eh! parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, Madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que.... je n'aurois point de femme... (*A part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, Monsieur; et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi! Madame. Oh! pour cela non. Vous

Digitized by Google

ne la connoissez pas ; c'est un démon. J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

MADAME TURCARET.

Oh ! Monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins ; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Pour la tenir en province !... Ah ! M. Turcaret, vous avez tort ; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point ; je demeure à Paris, pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari... et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! l'insolente.

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, Madame.

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

Digitized by Google

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret. Vous êtes avec vos amis; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.*

Monsieur...

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

M. ET MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés: ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. ET MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

M. TURCARET, *à madame Turcaret.*

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

MADAME TURCARET, *l'interrompant.*

Je crains peu vos menaces.

(M. Turcaret sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.*

Calmez votre esprit agité, Madame, que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Oh! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, Madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne monsieur Turcaret : je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au chevalier, en montrant la baronne.*

Puisque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, Chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

O MALHEUR imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venois ici, en diligence, pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard : ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB, *à part.*

Mon frère entre les mains de ses créanciers... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE, FRONTIN.

MADAME TURCARET, *à part.*

ET moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au chevalier.*

Nous envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent : ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien ! Monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (*Montrant la baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de Madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste ciel !

Digitized by Google

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Oh! vraiment, Monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenois à un chevalier; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! Chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé... (*Regardant Lisette.*) J'ai chassé Marine parce qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est... Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

(*Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LISETTE, FRONTIN.

LE MARQUIS, *riant, au chevalier, qui a l'air tout déconcerté.*

Ah! ah! ma foi, Chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Non ; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux.

(*Il sort avec le marquis.*)

SCÈNE XVIII.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent ; il est en sûreté :

Digitized by Google

j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MÉTROMANIE,

OU

LE POÈTE,

COMÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 10 janvier 1738.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DAMIS, poète.
MONSIEUR BALIVEAU, oncle de Damis.
LUCILE.
MONSIEUR FRANCALEU, père de Lucile.
DORANTE, amant de Lucile.
LISETTE.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne aux environs de Paris.

Digitized by Google

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.

Digitized by Google

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Jouez-vous chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert?

Digitized by Google

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : non.
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire :
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire :
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Du reste, rassemblant dans sa seule personne
Tous les originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misantrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux :
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée, à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

Digitized by Google

LISETTE.

Je m'oriente... on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poètes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien:
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il est à rêver là bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient, et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!
Que je t'embrasse! hé bien! dis-moi donc la nouvelle;
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!

Digitized by Google

De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu ?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes !
Y pensez-vous, d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près ?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manège,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point ; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce ;
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler ?

Digitized by Google

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis, de grâce : et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un père?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

Digitized by Google

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur :
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle avoir une intrigue !
Y pensez-vous, Monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre ami compose et que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle,
Que ces vers sont de vous et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien ! je mentirai ; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !

Digitized by Google

Que ne profitons-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non; vous auriez tout gâté:
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses;
De l'empire amoureux lui déplier les roses;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Ou, tout le jour, assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis!

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

Digitized by Google

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empyrée?

DORANTE.

Oui; son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée;
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit; je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille:
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment...

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire,

Digitized by Google

Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

DORANTE.

Voici notre poète. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vîte.

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Digitized by Google

DAMIS.

Oui. Du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non! du tranquille.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS.

Daphnis et l'Echo; dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS récite *d'un ton composé.*

Echo que je retrouve en ce bocage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'écho: paix, dis-je! une bonne fois, paix! Sinon....

Digitized by Google

DAMIS.

Comment, Monsieur? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Elégie?

DORANTE.

Eh bien?

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

Digitized by Google

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'allumer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

(*Haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *bas.*

(*Haut.*)

Ah! c'est Lucile! Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

Digitized by Google

DORANTE.

(*A part.*)

A qui tient-il? Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *bas.*

(*Haut.*)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas.*

De son goût pour les vers! mon infortune est sûre:
Mais n'importe: feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient ces *à parté*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt: que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,

Digitized by Google

En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère;
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde,
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit;
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils fassent rire; et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

Digitized by Google

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

DAMIS, M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs: l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé: l'autre aux eaux; l'autre mort:
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille;
A grands frais je convoque amis, parens, famille;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalant?

Digitized by Google

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois sujets étoient bons; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité! savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure.

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité,
Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été;
Or, il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre garçon meurt, meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout près d'épouser.

Digitized by Google

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune :
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre désir.
Venez, et croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(*Il sort avec Dorante.*)

DAMIS, *seul.*

J'ai beau le voir parti ; je ne m'en crois pas quitte :
Mais grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens ?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah! grâce au ciel! enfin je vous déterre.
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou.
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh! oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc, Monsieur; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être:
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille:
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

Digitized by Google

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai depuis huit jours imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc?

DAMIS.

De l'Empyrée,
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empyrée? oui-dà! N'ayant sous l'horizon,
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste: aussi s'y promène-t-il bien:
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici bas, souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles:
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.

Digitized by Google

C'est lui qui me présente; et dupe du manège,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore, on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens: j'entre en verve, et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre on se perd après moi, dans les cieux:
Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance? soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

Digitized by Google

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.
Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *licences poétiques.*
Ah! Monsieur, redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

Digitized by Google

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur, à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.
Vous avez les plaisirs, et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.

Digitized by Google

Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste ;
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu ?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire ?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Eh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les paierez-vous!

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

Digitized by Google

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! Seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A la pension?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *reculant, avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

Digitized by Google

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse.

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui: je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.
Je concourrai partout: partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

Digitized by Google

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le théâtre Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue: en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas,
Cher ami! que pour moi, ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc? Mondor.

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

Digitized by Google

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage : eh quoi? tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes?
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi),
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déjà le paiement est certain.
Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain.
Je réussis : j'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente.
Vois naître tour à tour de nos feux triomphans,
Des pièces de théâtre, et de rares enfans.
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
A peine encore éclos voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poème; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;

Digitized by Google

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers :
J'en fais même, comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout à fait comme eux; car je les fais sans peine:
Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine.

Digitized by Google

Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une basse-bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'eût raillé, fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis! Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est. Mais le bênet s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poëte! eh! bon Dieu! depuis quand? Vous!

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et tout rie.
L'âge avance : et le goût, avec l'âge, varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une pièce aujourd'hui très-plaisante.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte!)
Il est depuis cinq ans à Paris; de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas.
Vagabon, dérangé, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?

Digitized by Google

Ne connoissant personne et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur.

M. BALIVEAU.

Que trop.

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh fi! que diroit-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul!

M. FRANCALEU.

Eh bien?

M. BALIVEAU.

La gravité!

M. FRANCALEU.

Sottise!

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Quoi? je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui: j'en suis garant;
Demain l'on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude,
Et là, gesticulant et braillant tout le soûl,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle, et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle, et tu fais l'indolente.

Digitized by Google

Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux;
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenn
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien:
J'ai sa taille : j'aurai son geste et son maintien;
Et je prétends si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour trait
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, Monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

M. FRANCALEU.

L'indolence, en effet, laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumière, enfin le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé:
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;

Digitized by Google

Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poète?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux. C'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

Digitized by Google

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

(Dorante redouble ici d'attention.)

M. FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis; il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très-positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

Digitized by Google

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? Tout des mieux; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!

Quoi? tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, monsieur de l'Empyrée.
Il aime, il a su plaire; oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui:
Mais sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire;

Digitized by Google

Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poète?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... Allez! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense!

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore! à quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant;
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh que non! L'indolence est toujours indocile.

Digitized by Google

Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde, en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler devant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là bas.
Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Où tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voila, Mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi? sans yeux pour eux tous! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

Digitized by Google

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir ni ne le connois même.
Mon père le désigne, il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non!

LUCILE.

Mais, devoit-il, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

Digitized by Google

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité?

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

Digitized by Google

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous m'avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisir et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe: et s'il étoit la vôtre?
Vous riez: et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui: je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon! ce préliminaire est, je crois, suffisant;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE.

La belle avance!

MONDOR.

Ecoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

(*Lisette s'échappe, et Mondor la suit.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! oui, céleste bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne,
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, et volois où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut : l'univers le saura.

(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là? dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Eh bien! raille, blâme, conteste :

Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme, à l'Observatoire, un savant sait les cieux;
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

Digitized by Google

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et par le sentiment suffisamment heureux;
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et de grâce, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Elégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe...

MONDOR.

Après? je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existe pas.

Digitized by Google

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très-fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie!

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie!

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergère et nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide,
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.

Digitized by Google

J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non,
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu?
Elle-même elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce,
Pourroit prendre son vol bien par delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se lève: il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux! à l'autre.

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore,
Je revois son image; et mon esprit l'adore.

Digitized by Google

Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie ! il faut nous séparer.
Plus de commerce ; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage !
L'union étoit belle ; et que répond l'image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit !

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers ; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS, *souriant.*

Les ducats !

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort : mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut pas l'épargner.

Digitized by Google

DAMIS.

Le bon-homme ?

MONDOR.

Oui, Monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu ?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! ne voici-t-il pas encor un quiproquo ?
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

DAMIS.

D'une Sapho;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée;
Celui-ci, l'espérance est saine et bien fondée.

Digitized by Google

La bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers :
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute ; pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi, tu m'excèdes !
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh ! oh ! bel entrepôt vraiment pour coqueter !

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

Digitized by Google

MONDOR *lit.*

SONNET *de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...*

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre de myrte et de palmes ornée,
Ne consacrent les nœuds d'un si rare hyménée !

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle, la bretonne.

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.

Digitized by Google

Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous; ayons les yeux sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR.

Quelle tête! il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart et sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens,
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime, et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous ain

Digitized by Google

Ah ! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclaire.
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire,
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empyrée.
Lisons-les-lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence;
Il s'agit d'une idyle, où j'ai quelque intérêt;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poètes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

Digitized by Google

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous fair
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez : et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.
(*Damis lui donne la main qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.*)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul, et ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(*Il les ouvre.*)
Epithalame. Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.

Digitized by Google

Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle;
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'elle eût dit: *Monsieur, je suis folle de vous*
Je voudrois que déjà vous fussiez mon époux.
Mais oui, c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie;
Elle m'a répondu: (dirai-je avec douceur?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

Digitized by Google

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance;
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence;
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joueroient-ils tous deux? Me jouerois-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! Monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.

Digitized by Google

Le bonheur du poète étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue
Réponds.

LISETTE.

Tout doucement; vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir (*en les feuilletant bien*),
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE.

M'ÉPIER! Doucement! Ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun?
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empyrée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien! bien! Double joie, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;

Digitized by Google

Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi donc si tôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.

Digitized by Google

Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton:
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

Digitized by Google

M. FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Holà ! hée !
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empyrée.

(*A M. Baliveau.*)

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable; et j'espère...

SCÈNE VI.

DAMIS, M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.
(*A M. Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.

(*A Damis.*)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi bien je fais languir quelqu'un.

(*A Damis.*)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.

(*Frappant sur l'épaule de Baliveau.*)

Bravo! bravo! bravo!

SCÈNE VII.

DAMIS, M. BALIVEAU.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez? ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?

Digitized by Google

Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

M. BALIVEAU.

Eh oui! bourreau! tu m'as nommé

Digitized by Google

Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi: fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et le pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroit pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire;
Et primer dans un art, plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait; pour barreau je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juge, mon siècle et la postérité.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remis en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond:
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.

Digitized by Google

Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! et dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols, qu'ils nous ont faits d'avance:
Mais le remède est simple: il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Va! malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.

Digitized by Google

Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans, sur les quais, sont semés.
Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scène, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;

Digitized by Google

Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce;
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espère triompher avant la fin du jour:
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi? vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle,
Que ce soir aux Français l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois pour beaucoup l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr : du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout à l'heure à la main je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains.
Mais j'ai regret surtout à mon épithalame.
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! Monsieur, secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous.

DORANTE.

Les voilà.

Digitized by Google

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front,
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi, Monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté, c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

Digitized by Google

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois ri

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe;
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranqui
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneu

Digitized by Google

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons.

SCÈNE X.

DAMIS, M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.*

Eh! venez donc, Monsieur, depuis une heure
Je vous cherche partout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui!
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

Digitized by Google

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien; l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper? Mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monsie[ur]
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

Digitized by Google

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends.

(*Il s'en va.*)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime: et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison....

SCÈNE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

Laissez, laissez de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

Digitized by Google

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment?

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier, et lit.)

LA MORT DE BUCÉPHALE.

(Se retournant et ne trouvant plus Dorante.)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit? Oh! parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe et une coiffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derrière elle avec un air inquiet.*

A quoi bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor?

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot?

Digitized by Google

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait, certe, est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc; il nous guette, il pétille,
Il se glisse et nous suit du long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encore pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

Digitized by Google

MONDOR.

Oh parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître.
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : telles gens, tel patron,
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas.
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

Digitized by Google

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante,
Car étant né poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet, à ce père adressé
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat ;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue : et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-temps ;
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contens ;
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;

Digitized by Google

Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et va couler ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Lui mettroit père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche.
Adieu: que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

DAMIS, M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente;
Vous souffrez qu'il vous parle, et je défends cela:
Tout net! entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se retournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon père.

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Ah!

C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout à l'heure: on s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgrâcier Dorante.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

DAMIS, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement.
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

Digitized by Google

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis,
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poète onze ou douze ans plus tôt!
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée; esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;

Digitized by Google

Qui me choque en un mot; et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon-homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la cour fait de lui quelque état;
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi.
Un poète, à la cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire; on y songe à l'utile:
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

Digitized by Google

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu;
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU.

Non, non, laissez, parbleu! j'admire ma sottise.
(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce soir, il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence.

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce soir, ce soir même, est content?

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme, un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,

Digitized by Google

Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez? mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

DAMIS, M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi? la pièce....

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoir

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale?

Digitized by Google

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis.

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre;
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empyrée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre, étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(*Il s'en va.*)

Digitized by Google

DAMIS, *à part.*

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la scène précédente.*

Un peu de hardiesse.
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen.

(*Haut.*)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui. Cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture.

Digitized by Google

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS, *riant.*

Chez lui! l'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe. Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit :
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.

Digitized by Google

Moi seule je mentois, et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

De grâce!... Etourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible.
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

Digitized by Google

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

(*Dorante ici paroît au fond du théâtre, d'où il les voit et les écoute.*)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, ayant aperçu Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux:
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
» Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure et presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu, Madame, adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

Digitized by Google

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie.
Car il va revenir.

(*Elle s'assied au devant et à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
« Dorante, ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
» A l'asile où j'étois, je consacre le cours. »
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et n'en veut perdre aucun?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose

C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole: on ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée;
J'attaquois de nouveau le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai: mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe: je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(*Il revient et reste encore à quelque distance d'elle.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper:
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile, ai-je pu si tôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *avec une voix enfantine et dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Eh non!

Digitized by Google

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien! je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(*Il s'approche enfin d'elle tout transporté.*)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant une main.*

C'est assez. Mon ame satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

Veillé-je ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

Digitized by Google

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois, en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi? Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout à l'heure encor, passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival.

Digitized by Google

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse ;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous de grâce! Encore un coup, Madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix ?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie ?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture.
Juste sujet pour moi, de crainte et de rupture !
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.

Digitized by Google

Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai cru, et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Appaisez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois, pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime:
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

Digitized by Google

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?..

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le poète, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement!
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus:
J'étois indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trève de beaux discours: il est temps que j'y pense
De par Monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez vous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom!

LUCILE.

Digitized by Google

LUCILE.

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et surtout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue; à présent il peut lire,
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.

Digitized by Google

Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter pour aller aux Français
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis, faites le scrupuleux!
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête:
Il lui donne sa fille, et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LISETTE.

Ah! ah! monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous main;
Vous avez du manège; et votre esprit superbe
Croit déjà, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS.

Je ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tout lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là plus d'une image annonçant l'infamie ;
La critique éveillée ; une loge endormie ;
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé ;
Le souffleur étourdi ; l'acteur embarrassé ;
Le théâtre distrait ; le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche, je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait, je péris si je tombe.

Digitized by Google

Où me cacher? où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendroit de flétrir?
(*Il se tait quelque temps, et se promène à grands pas comme un homme extrêmement agité.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

DAMIS, M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
Voilà, pourtant, voilà la nouveauté... flambée.

DAMIS, *à part, comme un homme bien soulagé.*

(*Haut.*)

Et mon sort décidé! Je respire. Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat?

M. BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

Digitized by Google

DAMIS.

Tant pis!
C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord;
Sans être, pour cela, taxé de suffisance.
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essain, des nuées.
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix là, paix,
J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime...

Digitized by Google

(*A Damis, qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.*)

Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice;
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-mêmes à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte.

(*A M. Baliveau.*)

Vous êtes stupéfait; moi, non, je le répète:
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.

(*A Damis.*)

N'est-ce pas, mon confrère?

Digitized by Google

SCÈNE III.

DAMIS, M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le tire par la basque du justaucorps.*

Eh bien?

MONDOR, *bas, et d'un air consterné.*

Je vous annonce..

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre: et laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui : changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Belle prérogative!

M. FRANCALEU.

Une lice! un nocher!
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher!
Plaît-il ? vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi, non; j'avois en tête
La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Le jeune homme n'est pas du commun des humains.
Les grands seigneurs déjà se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse,
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez. Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir:
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine,
Et tenez, son retour va vous tirer de peine:
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! qui?

Digitized by Google

M. FRANCALEU.

Celui qui vous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée?

M. FRANCALEU.

Et qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? c'est lui

Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui?

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si s'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

Digitized by Google

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore, entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi? lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit;
Beau feu; judiciaire; en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,

Digitized by Google

Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui?
Il versifiera donc, le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands.
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui. Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'Etat, pour les leurs, pour eux-mêmes
De la société véritables frélons,
Chacun les y méprise, et craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien; l'œuvre est très-méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi, qu'un ouvrage d'éclat
Ennoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère :

Digitized by Google

Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse; il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête.
En véritable ami, dont la réplique est prête,
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un ton qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà! quelqu'un? Vous-même en jugerez ainsi.
(*Au laquais.*)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi bien, elle hésite, et rien ne se décide.

Digitized by Google

(*A M. Baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paroissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V.

DAMIS, M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, Monsieur. Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.

Digitized by Google

Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.

(*Voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car de quelques talens que vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire;
Qui, tout à l'heure, étoit un phénix, un trésor.
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre en devenant ton père!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DAMIS, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences : mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place en auriez fait autant;
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi! ce seroit?.. Quoi!... C'est... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?

Digitized by Google

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic?... De Quimper ?...

DAMIS.

En Bretagne : elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

M. FRANCALEU.

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si! parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien! rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

J'ai promis, j'épouserai.

M. FRANCALEU.

Quel homme!

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser.

Digitized by Google

A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi : c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

DAMIS, *bas.*

Ah ! Lisette la suit : malheur à l'anonyme !

SCÈNE VII.

DAMIS, M. FRANCALEU, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venez çà ! vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens...

Digitized by Google

LISETTE.

Ses talens! c'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment et pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose!

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS.

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

DAMIS, M. FRANCALEU, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je ne rabats rien de ma première estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père:...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.

Digitized by Google

Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*Bas.*)
Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour v
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autr
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore: et de moi, près de vous secondé...
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévère!
Eh bien! j'ai mérité toute votre colère.
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?

Digitized by Google

Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non! vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père! accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue.
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue!
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais.

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune, et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine.

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non: voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DAMIS, M. FRANCALEU, LUCILE, DORANTE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de M. Francaleu.*

Ecoutez-moi, Monsieur, ou je meurs à vos pieds,

Digitized by Google

Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père
Mais vous fûtes amis: il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire,
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

(*Montrant M. Francaleu.*)

Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU, *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
» Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
» Par son médiateur il est des mieux servis:
» Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
» La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile;
» Et je défère à vos avis.

» Reste

Digitized by Google

» Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
» Il n'aura que trop mon aveu.
» Celui de monsieur Francaleu,
» Puisse-t-il s'obtenir de même!
» Parlez, pressez, priez! Je désire, à l'excès,
» Que sa fille, aujourd'[illegible]termine nos procès;
» Et que le don d'un f[illegible]n tel ami protége,
» Entre nous deux r[illegible]velle à jamais
» La vieille a[illegible]tié de collége.

» MÉTROPHILE. »

(*A Dorante.*)

Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(*Baisant la lettre.*) (*A Lucile.*)

Ah! Monsieur! O mon père! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre.

DAMIS.

Non : mais en termes honnêtes,
Amoureux et français, voilà ce que vous êtes.

Digitized by Google

DORANTE.

Un furieux, qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues,
Et veux, après demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte, au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

JAN 25 1916

FIN DE LA MÉTROMANIE.

Digitized by Google